

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 3 SEPTEMBRE 1850.

No. 101.

### Importance des Etudes Religieuses pour le bien général de la Société.

(DISCOURS PRONONCÉS AUX EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE, 31 JUILLET 1850.)

#### PREMIER DISCOURS.

Il y a deux ans, sur ce théâtre où j'ai l'honneur de vous adresser la parole, le Gouverneur Général du Canada terminait une éloquente allocution sur la nécessité d'une éducation religieuse par cette pensée: "C'est dans la sphère des idées éternelles qu'il faut aller chercher les principes qui doivent nous diriger pendant la vie du temps." Les plus vifs applaudissements accueillirent cette belle expression d'une noble intelligence.

Au moment où dans cette enceinte le représentant de sa Majesté Britannique rendait devant la jeunesse du pays qu'il gouverne cet honneur à la religion comme base de la société, un des esprits les plus distingués de l'Europe, qui pendant sept ans avait dirigé la France, M. Guisot, voyant tomber sous les coups d'une révolution le trône de son roi que toute son habileté politique et son éloquence n'avaient pu préserver, et prévoyant les suites de ce bouleversement social, M. Guisot s'écriait: "La société ne retrouvera l'ordre et la sérénité que dans le retour aux idées chrétiennes; le monde ne sera sauvé que par la foi, l'espérance, la charité." Peu de temps après, le neveu de ce conquérant prodigieux qui disposa d'une si grande puissance sur les hommes, appelé à la présidence de la République Française, ne crut pas que le suffrage de plus de cinq millions d'hommes qui l'avaient nommé fut un sûr garant pour la stabilité de l'ordre: dans son discours d'installation, il jura de protéger la Religion, parce qu'elle est le fondement essentiel de la société.

Un autre homme, rival de M. Guisot dans l'éloquence et la politique, qui s'était écrit dans d'autres jours: je me fais gloire d'être voltairien, comprit avec sa vive intelligence que le mouvement de février avait tout ébranlé dans le monde. Adhiquant noblement ses préjugés, M. Thiers dit, en parlant de son constant adversaire, qui lui avait crié quelques années auparavant: "Je suis le fils des croisés, je ne reculerai pas devant les fils de Voltaire, dit à la tribune nationale: Je donne la main à M. de Montalembert, parce qu'il ne m'est permis de rien faire pour la société sans l'aide du principe religieux qu'il représente."

Messieurs, ces déclarations solennelles ne sont que la répétition d'un hommage déjà mille fois rendu à la religion; mais les circonstances extraordinaires qui les ont provoquées rendent plus sensible que jamais que la foi chrétienne doit présider aux destinées du monde, et que suivant le mot de Chateaubriand: "La croix est l'étendard de la civilisation."

En effet, comment la société se passerait-elle de la religion? Elle n'a pour maintenir l'ordre qu'une force répressive. Cette force, elle ne peut avoir d'action qu'autant que les crimes sont rares et exceptionnels à l'état normal de la société. Que la morale disparaisse du corps d'une nation, l'autorité qui punit n'ayant plus de racines dans les croyances du peuple, tombera bientôt. Le crime n'étant plus condamné par l'opinion, bravera le pouvoir en attendant qu'il le détruise.

D'ailleurs la force publique ne peut atteindre dans sa répression que certains délits éclatants: mais que de vices attentatoires à l'ordre, au bien général, et principes secrets des crimes extérieurs objets de la rigueur des lois, que de vices l'autorité ne peut punir! Ceux-là, ce n'est pas une force répressive qui les fait disparaître; il faut pour ainsi dire une force préventive qui les empêche de naître et de se produire. Cette force, c'est la morale; ce sont des principes d'équité, d'honnêteté, de pudeur, acceptés par la conscience; mais il faut une autorité qui proclame ces principes comme des lois: car les penchants pervers du cœur empêcheraient dans mille circonstances d'en sentir la raison, et il faut une autorité qui par les récompenses ou les châtements sanctionne ces lois; car sans ce motif opposé au vice, ces principes ne recevraient qu'une dérision perpétuelle. Eh bien cette autorité qui proclame la loi morale, et qui la sanctionne, qu'est-ce autre chose que la Religion?

On a entendu naguère ce cri sauvage: "La propriété, c'est le vol." Ce principe adopté par la conscience de tout ce qu'il y a de cupide chez une grande nation, a formé en peu de temps une secte déjà nombreuse, et qui épouvante le monde du plus grand effroi. Voyez-vous les communistes et les socialistes, qui ne sont que des communistes déguisés, les voyez-vous dominant dans un pays..... Ils ont régné..... Mais regardez après quelques années..... Qu'y a-t-il sur ce sol, théâtre de leur empire? Toutes les richesses ont disparu dans les lentes qu'on s'est livrées pour se les arracher mutuellement: tout ce qui avait été le produit de l'intelligence et de la fortune, toutes les merveilles de l'art sont détruites. Un pied ne foule que des débris de monuments jadis splendides; partout apparaissent des étangs de sang humain; car la terre en a été inondée à larges flots: des monceaux d'ossements élèvés et là, redisant sur de vastes champs de bataille les embrassements de la fraternité socialiste. Ce qui reste de ce peuple offre un milieu d'une effroyable misère le spectacle d'une dégradation qui fait fuir d'horreur..... Mais, non, ce n'est plus un peuple: c'est une horde de sauvages, ou plutôt c'est une nation qui a fini; elle a été conquise; une autre race domine son territoire et l'appelle de son nom. Voilà la fin des sociétés sans morale. Aussi, l'on peut dire, en voyant la négation des principes de l'ordre social dominent chez une nation: Exécuteurs des vengeances divines, préparez-vous, et creusez la fosse où doit mourir cette race pervertie; quelques instans encore, et ce ne sera qu'un cadavre de peuple.

Mais, Messieurs, celui qui a émis la maxime subversive que j'ai énoncée tout à l'heure, la même bouche, pourquoi suis-je forcé d'employer un terme qui me semble impropre, la même bouche humaine qui a proclamé si énergiquement les principes du communisme, dit aussi dans un frénétique délire: "Dieu, c'est le mal." J'ai du goût, dit M. de Montalembert, j'ai du goût pour Proudhon: cet homme tient une torche à la main: son but est de mettre le feu au monde; mais avec cette torche, il illumine en agitant les parois de la caverne ténébreuse où nous sommes engagés: nous en voyons la profondeur et les détours."

En effet jamais on n'a vu mieux que dans notre siècle la liaison des principes avec les conséquences; car une doctrine non restée jamais

à l'état de théorie, elle est de suite mise en pratique: aujourd'hui, une idée, c'est un fait.

Le socialisme est logique, il nie Dieu en niant la morale, la justice; ou plutôt il ne nie les principes de l'ordre moral, fondement de l'ordre social, que parce qu'il a nié Dieu, c'est-à-dire rejeté toute religion, tout culte, toute autorité surnaturelle. C'est ce qu'ont compris les hommes d'Etat qui de toutes parts aujourd'hui proclament la nécessité de la religion pour maintenir les sentiments de la morale, de l'équité, de l'ordre, de la soumission à l'autorité nécessaire au maintien de la société.

La religion est nécessaire pour le bien moral et naturel du monde, voilà donc ce qui est incontestable et proclamé solennellement partout.

Il suit de là, messieurs, que la religion est vraie. Et je n'entends pas par religion, des idées, des sentimens vagues, qui n'auraient rien de bien déterminé; qui n'auraient pas dans l'esprit et le cœur de l'homme un fondement plus assuré qu'une morale sans autorité religieuse. J'entends par religion un ensemble de dogmes co-ordonnés proposant des croyances positives de la part de l'autorité à qui l'homme doit obéir, c'est-à-dire de Dieu même. Eh bien! je dis qu'une telle religion est vraie par cela seul qu'elle est nécessaire à la société.

Si l'on dit en effet que la religion, ainsi considérée est une erreur, il faut admettre aussi que la morale, qui a en elle seule son appui est une erreur. Mais on a reconnu que sans morale, point de société. Or l'homme ne se conserve que dans l'état de société: ce n'est que dans cet état que ses facultés intellectuelles se développent, et qu'il s'élève au-dessus de la brute, par l'examen de sa raison, par la culture des sciences, par la pratique des vertus. D'un autre côté l'erreur n'existe pas nécessairement, elle a pu être ou n'être pas inventée, elle est le produit contingent de ce qu'on appelle le hasard. Il suivrait de là, que la société elle-même est un pur effet du hasard; que le genre humain ne se perpétue qu'à l'aide d'une invention fortuite, qui n'a de fondement que dans l'imagination. Il suit encore de là que la vérité est destructive de l'homme, et destructive de la société; que le développement des facultés intellectuelles de l'homme, qui n'a lieu que dans la société, son génie, ses vertus sont le produit de l'égarement de l'esprit. Il faut enfin admettre que la perfection de l'homme et son existence même est fondée sur la violation des lois naturelles, et la connaissance de la vérité sur la persuasion de l'erreur. Voilà les absurdités qu'il faut dévoter en reconnaissant que la religion est nécessaire à la société, et en ne voulant pas admettre que la religion est vraie, et doit commander chez tous les hommes l'assentiment de l'intelligence et du cœur.

Tout homme doué de logique doit donc conclure la vérité de la religion de sa nécessité sociale; mais voici une autre conséquence que nous tirons des considérations qui viennent d'être présentées.

Si la vérité religieuse, est le principe du bonheur de la société, cette vérité doit être connue dans ce qu'elle est en elle-même, dans ses doctrines et dans ses préceptes. Et pour cela elle doit être étudiée. Une vérité qui n'est pas connue, est une vérité nulle pour l'intelligence. Il faut que cette vérité soit distinguée de ce qui peut sous une apparence

trompeuse se confondre avec elle, il faut qu'on puisse en apprécier toute l'importance, toute l'utilité: et que l'on connaisse son moyen spécial d'action sur la société. Toute erreur concernant la religion est la dénégation de l'un de ses dogmes ou de ses préceptes; c'est une restriction par conséquent à l'influence salutaire que la religion doit exercer: cette erreur est peut-être d'ailleurs par cela même un principe fécond en désastres pour la société; toute erreur amène à un degré quelconque un désordre. En effet c'est l'intelligence qui est le principe de tout dans l'homme; si quelques unes de ses idées sont erronnées, sa conduite montrera bientôt en lui quelque démarche hors de la voie droite. L'œil qui n'est qu'imcomplètement éclairé, on qui est trompé par de fausses lueurs, guide le pied dans une mauvaise route on le fait heurter péniblement sur les échoppements du chemin.

Les questions religieuses étant de leur nature les plus graves pour l'homme, touchant à ses plus grands intérêts, les erreurs qui s'y rattachent sont toutes importantes et funestes. L'histoire atteste que toute doctrine attaquant un dogme religieux, c'est-à-dire, pour nous, un dogme chrétien, a de suite produit une aberration fatale dans la société. Au fond toutes les grandes questions morales et sociales sont des questions religieuses. Je prends pour exemple la grande erreur contre laquelle la société unit tous ses efforts, le Communisme. Comment cette erreur se formule-t-elle doctrinalement? Tous les hommes sont égaux, dit-elle; la nature leur a donné les mêmes droits. Pourquoi à un homme la misère, à son voisin la richesse? Pourquoi celui-ci reçoit-il de sa naissance sans aucun effort, aucun travail de sa part toutes les jouissances, au moyen de la fortune; tandis que celui dont la sueur couvre les membres fatigués n'obtient le plus souvent qu'un aliment grossier? Rétablissons l'égalité naturelle. Partageons, partageons les biens, partageons les monceaux d'or, partageons les palais et les demeures royales. Eh bien, cette doctrine qui, du point de vue purement temporel, n'est pas sans valeur, cette doctrine qu'est-ce autre chose que la négation de l'ordre surnaturel, la négation d'une providence divine qui permet les malheurs d'ici bas comme un moyen de mérite pour une récompense future?

Voulez-vous combattre efficacement la théorie socialiste: présentez la doctrine chrétienne. Les hommes égaux, par nature, ont un égal droit à la justice de Dieu et à celle des hommes. Mais Dieu, créateur des hommes a droit d'assigner à chacun la place qui lui convient dans un système qu'il a établi pour sa plus grande gloire et en dernier résultat pour le plus grand bonheur de l'humanité. Dieu c'est le père des hommes: en le nommant je nomme l'infinie tendresse, le suprême amour. Dieu peut-il tromper son affection dans le rang qu'il m'assigne. Quand mon père me dit: tu feras cela, voici ton rôle, ta place, tu y restes, pourrai-je lui faire l'injure de croire qu'il ne veut pas mon bien. J'obéirai donc; je n'écouterai pas une voix de cupidité et d'ambition, qui me dit: va où te poussent les passions, va où t'entraîne ton caprice: va où tu voudras, à l'abyme, si tu veux y tomber, an trône, si tu veux y monter. Non, j'irai à Dieu qui me dit: viens à moi, mais pour cela marche dans la destinée que t'ai réservée; la résignation en adoucit la rigueur; ces misères

passeront comme un nuage emporté par le vent, et ensuite ce sera le temps des rétributions éternelles; plus on souffrira ici bas, plus on sera puissant et riche dans la cité de Dieu. Voilà comment la doctrine religieuse combat le Communisme: c'est ainsi que cette grande agitation de notre siècle touche essentiellement une des questions fondamentales de la religion.

Le rationalisme présentera peut-être, en dehors des considérations religieuses, une théorie de l'ordre social qui aura sans doute son côté satisfaisant, surtout pour les propriétaires intéressés à l'admettre, mais elle ne satisfiera pas ceux qui ont un intérêt opposé: et si l'on considère abstractivement parlant la théorie en elle-même de l'ordre social actuel, il est bien difficile de la défendre contre la théorie communiste, appuyée sur le grand principe de l'égalité naturelle. Si la défense purement rationnelle de la propriété dit au Communisme: Quelque spécieux que soient vos principes, votre doctrine est fautive, car une société sans propriété ne se conçoit point; après toute tentative en sens contraire, il faudrait revenir à l'ordre actuel; sa nécessité indispensable montre qu'il est dans la nature de la société; le communisme répondrait à cette argumentation: vous supposez décidé ce qui est la question même; laissez-nous faire un essai qui n'a pas été tenté. L'antiquité ne pouvait concevoir la société sans l'esclavage. Les plus grands philosophes, les plus ardens défenseurs de la liberté chez elle n'ont jamais songé à un ordre social où l'esclavage n'existerait pas; l'expérience leur a montré qu'ils se sont trompés: le temps bientôt vous prouvera aussi à vous que vous êtes dans l'erreur.

Eh bien, c'est parce que les hommes éminents qui dirigent le monde aujourd'hui ont senti la faiblesse d'une solution purement rationnelle à cette difficulté, qu'ils se sont hâtés de demander à la religion ses enseignemens, Le Communisme ne peut donc être efficacement combattu qu'en rétablissant la vérité de la doctrine religieuse qu'il combat.

Ce que j'ai dit du Communisme, je puis l'appliquer à toute autre erreur sociale, et l'on verra qu'elle n'est qu'une grande hérésie religieuse, qui peut seule combattre efficacement l'acquiescement à la foi chrétienne sur le point en question.

L'homme qui veut se préserver de ces grandes aberrations qui en troublant la société sont le malheur individuel; le citoyen animé de l'amour du bien public qui veut être l'athlète de l'ordre et de la justice, doivent donc connaître à fond la vérité religieuse. L'étudier dans ses sources, la suivre dans ses développemens, et en apprécier les effets dans son application sociale. La religion ne doit pas être connue superficiellement. Elle a des difficultés, qui ne disparaissent pas toujours à une première vue. Plus on l'étudie, plus on en sent la grandeur sublime, plus on trouve qu'elle est digne de son divin auteur, plus on éprouve qu'elle satisfait les avides investigations de l'intelligence et les nobles et ardens élans du cœur; plus on se convainc que hors d'elle, il n'y a point de salut pour la société.

Étudier la vérité révélée de Dieu, c'est le premier devoir de l'homme, comme être religieux. Car ce n'est autre chose que prêter l'oreille à la parole que Dieu lui adresse. Si le Seigneur manifeste à l'homme des vérités

### FEUILLETON.

#### LE CALENDRIER

DE LA

#### MANSARDE.

MARS.

(Suite.)

L'une est une pauvre ouvrière levée avant le jour, et dont la silhouette se dessine, bien avant dans la soirée, derrière son petit rideau de mousseline; l'autre est une jeune artiste dont les vocalisations capricieuses arrivent, par instants, jusqu'à ma mansarde. Quand leurs fenêtres s'ouvrent, celle de l'ouvrière ne laisse voir qu'un modeste ménage, tandis que l'autre montre un élégant intérieur; mais aujourd'hui une foule de marchands s'y pressent, on détent les draperies de soie, on empote les meubles, et je me rappelle maintenant que la jeune artiste a passé ce matin sous ma fenêtre, enveloppée dans un voile et marchant de ce pas précipité qui annonce quelque trouble intérieur! Ah! je devine toutes ses ressources se sont épuisées dans d'élégants caprices on auront été emportés par quelque désastre inattendu, et maintenant la voilà tombée du luxe à l'indigence! Tandis que la chambrette de l'ouvrière, entretenue par l'ordre et le travail, s'est modestement embellie, celle de l'artiste

est devenue la proie des revendeurs. L'une a brillé un instant, portée par le flot de la prospérité; l'autre cotoie à petits pas, mais sûrement, sa destinée tranquille.

Hélas! n'y a-t-il point ici pour tous une leçon? Est-ce bien dans ces hasardeux essais, au bout desquels attend l'opulence ou la ruine, que l'homme sage doit engager ses années de force et de volonté? Faut-il considérer la vie comme une tâche continue qui apporte à chaque jour son salaire, ou comme un jeu qui décide de notre avenir en quelques coups? Pourquoi chercher le péril de ces chances extrêmes? dans quel but courir à la richesse par les périlleux chemins? Est-il bien sûr que le bonheur soit le prix de ces éclatantes réussites plutôt que d'une médiocrité sagement acceptée! Ah! si les hommes savaient quelle petite place il faut pour loger la joie, et combien peu son logement coûte à meubler!

Midi. Je me suis longtemps promené dans la longueur de ma mansarde, les bras croisés et la tête sur la poitrine! Le doute grandit en moi comme une ombre qui envahit de plus en plus l'espace éclairé. Mes craintes augmentent; l'incertitude me devient à chaque instant plus douloureuse! Il faut que je me décide aujourd'hui, avant ce soir! J'ai dans ma main les débris de mon avenir, et je tremble de les interroger.

Trois heures. Le ciel s'est assombri, un vent froid commence à venir du couchant; toutes les fenêtres qui s'étaient ouvertes aux rayons d'un beau jour, ont été reformées. De l'autre côté de la rue seulement, le locataire

du dernier étage n'a point encore quitté son balcon.

On reconnaît le militaire à sa démarche cadencée, à sa moussette grise et au ruban qui orne sa boutonnière; on le devinerait à ses soins attentifs pour le petit jardin qui décore sa galerie aérienne; car il y a deux choses particulièrement aimées de tous les vieux soldats, les fleurs et les enfants! Longtemps obligés de regarder la terre comme un champ de bataille, et se vifs des paisibles plaisirs d'un sort abrégé, ils semblent commencer la vie à l'âge où les autres la finissent. Les poétiques goûts, des premières années, arrêtés chez eux par les rudes devoirs de la guerre, refluèrent, tout à coup, sous leurs cheveux blancs; c'est comme une épargne de jeunesse dont ils touchent tardivement les arrérages. Puis, condamnés si longtemps à détruire, ils trouvent peut-être une secrète joie à créer et à voir naître; agents de la violence inflexible, ils se laissent facilement charmer par la faiblesse gracieuse; pour ces vieux ouvriers de la mort, protéger les frères germes de la vie a tout l'attrait de la nouveauté.

Aussi le vent froid n'a pu chasser mon voisin de son balcon; il laboure le terrain de ses cuisses vertes. Il y sème avec soin les graines de capucine écarlate, de volubilis et de pois de senteur. Désormais il viendra tous les jours émettre leur germination, défendra les pousses naissantes contre l'herbe parasite ou l'insecte, disposera les fils conducteurs pour les tiges grimpances, leur distribuer avec précaution l'eau et la chaleur!

Que de peines pour amener à bien cette moisson! Combien de fois je le verrai braver pour elle, comme aujourd'hui, le froid ou le chaud, la bise ou le soleil! mais aussi, aux jours les plus ardents de l'été, quand une poussière enflammée tourbillonne dans nos rues, quand l'œil, ébloui par l'éclat de tant de pierres et de plâtre, ne saura où se reposer, et que les toiles échauffées nous brûleront de leurs rayonnemens, le vieux soldat, assis sous sa tonnelle, n'apercevra au tour de lui que verdure ou que fleurs, et respirera la brise rafraîchie par un ombrage parfumé. Sa longue patience et ses soins assidus seront enfin récompensés.

Pour jouir de la fleur il faut semer la graine et cultiver le bourgeon.

Quatre heures. Le nuage qui se formait depuis longtemps à l'horizon a pris des teintes plus sombres; le tonnerre gronde sourdement, la nue se déchire! les promeneurs surpris s'enfuient de toutes parts avec des rires et des cris.

Je me suis toujours singulièrement amusé de ces "sauve qui peut" amenés par un subit orage. Il semble alors que chacun, surpris à l'improviste, perde le caractère fictif que lui a fait le monde ou l'habitude pour trahir sa véritable nature.

Voyez plutôt ce gros homme à la démarche délibérée, qui, oubliant tout à coup son insouciance de commandant, court comme un écolier! c'est un bourgeois économe qui se donne des airs de dissipateur, et qui tremble de gâter son chapeau.

Là-bas, au contraire, cette jolie dame, dont

la mine est si modeste et la toilette si soigneusement ordonnée, ralentit le pas sous l'orage qui redouble; elle semble trouver plaisir à le braver, et ne songe point à son cannel de vêtements mouillés par la grêle; c'est évidemment une lionne déguisée en brebis.

Ici, un jeune homme qui passait, s'est arrêté pour recevoir dans sa main quelques-uns des grains congelés qu'il examine. A tout à l'heure son pas rapide et affairé, vous l'auriez pris pour un commis en reconvolement, et c'est un jeune savant qui étudie les effets de l'électricité.

Et ces écoliers qui rompent leurs rangs pour courir après les rafales de la giboulée, ces jeunes filles tout à l'heure les yeux baissés, et qui s'enfuient maintenant avec des éclats de rire, ces gardes nationaux qui renoncent à l'attitude martiale de leurs jours de service pour se réfugier sous un porche! L'orage a fait des métamorphoses.

Le voilà qui redouble! Les plus impassibles sont forcés de chercher un abri. Je vois tout le monde se précipiter vers la boutique placée en face de ma fenêtre, et qu'un écrivain annonce à louer: c'est la quatrième fois depuis quelques mois. Il y a un an que tout l'adresse, se du menuisier et toutes les coquetteeries du peintre avaient été employées à l'ombellier; mais l'abandon des locataires successifs a déjà tout effacé, la bono déshonore les montres de sa façade, et des affiches de ventes au rabais salissent les arabesques de sa devanture. A chaque nouveau locataire, l'élégant magasin a perdu quelque chose de son luxe; le voilà qui